

Les belles fermières

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bouchard, Marjolaine, 1958- , auteure
Les belles fermières / Marjolaine Bouchard

ISBN 978-2-89783-144-8

I. Titre.

PS8553.O774B44 2018 C843'.54 C2018-941289-5

PS9553.O774B44 2018

© 2018 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Marjolaine Bouchard

AUTEURE DU BEST-SELLER *LES PORTES DU COUVENT*

Les belles fermières



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les portes du couvent

1. *Tête brûlée*, 2017
2. *Amours empaillées*, 2017
3. *Fleur de cendres*, 2018

Madame de Lorimier : un fantôme et son ombre, 2015

Lili St-Cyr : la fleur des effeuilleuses, 2014

Le géant Beaupré, 2012

Alexis le Trotteur ou les trois mourures du Cheval du Nord, 2011

*À mes sœurs,
Estelle, Martine, Sylvie, Patricia et Marie-Josée,
figures de courage et de détermination.*

Partie 1

Aline

1

Un départ précipité

Saint-Jean-de-la-Miséricorde, 10 juillet 1940

Poussières de graminées et nuages de brins de paille volent dans la lumière entoilée de fils d'araignées. Sous le vol menaçant des hirondelles de grange, Caroline éternue à tout moment, mais se réjouit : son frère et elle ont terminé de balayer le fenil. Les oiseaux tournent et tournent sous les combles, puis, en vol piqué, foncent vers leurs têtes en criant, passent en rase-mottes et recommencent en sens inverse. N'en pouvant plus, Abel, couvert de sueur et d'impatience, peste contre les oiseaux, voudrait grimper aux chevrons et détruire leurs nids. Caroline le retient par le bras. Elle lui sourit. Elle connaît bien son frère, jeune homme impétueux et irritable.

— Voyons, c'est juste des oiseaux. Les petites bêtes mangent pas les grosses. Descends, là, pendant que j'vas finir de ramasser la balle pis d'empocher. Après, on fera le ménage dans la tasserie.

Il ne se fait pas prier et enjambe la vieille échelle d'érable clouée au mur. Quelques gestes francs et le voilà sur le plancher. Pendant un court moment, la grange semble dormir. On n'entend que le frou-frou sec des mouvements répétés de Caroline en train d'ensacher les restes de foin.

Quand Caroline descend à son tour, elle s'étonne de retrouver son frère étendu de tout son long sur une meule de foin.

— Eh, on n'a pas toute la journée ! Papa a dit de débarrasser la tasserie. Demain, on serre. Les autres doivent avoir presque fini de virer dans le deuxième champ, à l'heure qu'il est.

— J'ai trop chaud. Je fais comme Boule, se justifie-t-il en désignant le gros chien couché dans le garnaud, profitant de l'ombre et du mince courant d'air. Viens aussi, repose-toi un peu. Sinon, on va se morfondre. Allez, juste cinq minutes.

Il étire un bras pour donner quelques tapes sur la meule, près de lui. Caroline se laisse choir sur la paille. Tous deux observent le haut plafond, le vol un peu plus calme des hirondelles, dans les rayons de lumière qu'un soleil tenace disperse par les trous et les lézardes des murs fatigués.

Abel s'amuse avec un brin de mil qu'il fait tourner entre le pouce et l'index. La sueur lui a plaqué quelques mèches sur le front. Des mouchetures grisâtres maculent son col. Ses larges mains perlent par endroits.

— Ah ! Que je plongerais dans la rivière !

Il se tourne sur le côté et regarde sa sœur avec nostalgie.

— T'en souviens-tu, Caro, dans la crique, l'année passée ? J'avais gardé juste mes caleçons pis toi, tes bobettes à grands manches. C'était plaisant.

Son soupir laisse deviner un sourd bouillonnement intérieur.

— L'eau doit être bonne à cette heure-citte.

— Oui, mais je m'en souviens aussi : j'ai eu peur en mautadit que le curé passe pis qui nous voie. C'est plate de pas pouvoir se baigner comme on veut.

— Adam et Ève, penses-tu qu'ils se bâdraient avec ça, les habillements ? C'est pas Dieu qui a voulu qu'on se cache sous les pelures d'oignon, c'est les religieux.

Caroline connaît bien la haine de son frère pour les soutanes. Plus accommodante, elle ne la partage pas pleinement.

— Curé ou pas, quand même, en hiver, lui fait-elle remarquer, les pelures d'oignon sont ben utiles.

Elle s'assoit, soudain inconfortable, se plaignant des brins de foin qui la piquent dans le dos, au derrière, partout. Elle secoue puis relève sa jupe pour enlever tout ce qu'elle peut. Abel la fixe intensément.

— Y a-t'y quelqu'un qui t'a déjà dit que t'étais belle, Caroline ? Le sais-tu ?

— J'sais pas, j'm'en fous, répond-elle en se grattant le bas du dos. Là, faudrait qu'on reprenne notre ouvrage. Si Aline nous voyait en train de flâner de même, imagine sa réaction.

— Ouais ! Aline-les-babines, elle se prend pour notre mère, toujours en train de nous donner des ordres. Viens là, tourne-toi. J'vas t'aider à enlever les graines piquantes.

Caroline s'exécute, trop heureuse de pouvoir se débarrasser des brindilles insistantes. Abel explore d'abord la nuque, puis le dos, plus bas, les reins, en relevant la blouse paysanne. Ses mains frotteuses deviennent plus caressantes.

— J'te fais t'y mal ?

Elle se tortille en riant. Elle n'a plus l'âge des jeux : sa seule pensée va au travail que le père leur a donné.

— Non, non, c'est correct. Mais ça chatouille. C'est assez. Merci. Le reste, j'm'en occupe.

Elle se redresse à demi. D'une main ferme sur l'épaule, il la tire à lui.

— T'en souviens-tu quand on a mangé des petites fraises, l'autre jour. Aline se demandait, pour le retard avec les vaches. Elle a

compris quand elle t'a vu la face : t'en avais partout sur les joues. J'te dis que ça ferait des beaux becs du jour de l'An, des joues de même. Pas vrai ?

Il la complimente en lui caressant la joue, l'épaule, le bras. Entre frère et sœur, se toucher, ce n'est sûrement pas péché. D'une main assurée, il déboutonne son pantalon, prend vertement la main de Caroline et la glisse dans la chaleur de l'entrejambe.

— Touche-moi, oui, touche-moi. Y a jamais personne qui me touche.

Elle refuse et veut retirer sa main. Il la maintient vigoureusement sur son sexe. Il respire vite, tout à coup, se tait un instant, bascule la tête vers l'arrière, puis la ramène vers le visage de sa sœur qu'il embrasse à pleine bouche. De son autre main, il lui serre fort le cou.

— Bouge pas. T'es ma poupée de porcelaine. Ça fait longtemps que j'en ai envie...

Il a dix mains tenailles, fortes, qui, ici, palpent et empoignent ses seins, là, la cuisse, là encore, la taille, les fesses, il tire sur la blouse qui se déchire, puis s'élançe à nouveau sur la poitrine. Malgré les contorsions, malgré les refus, malgré qu'elle le repousse sans cesse, la bête reste sourde. Il s'abat sur elle, le pantalon maintenant à demi baissé, le sexe proéminent. Elle n'a jamais vu ça et l'effroi la saisit. Voilà qu'il veut le lui fourrer entre les jambes. Elle se débat de plus belle et lâche de grands cris. Personne ne les entend ; les autres sont tous aux champs et Mémère est au village avec papa. Caroline crie encore, un cri qu'il étouffe en plaquant une large paume sur ses lèvres.

— Voyons, voyons. T'énerve pas. Chus pas un monstre. Ça va être plaisant. Tu vas voir. Comme un jeu, une autre sorte de jeu.

Il continue de brusques manœuvres pour ouvrir les cuisses crispées quand, derrière lui, surgit une grande ombre noire. Alerté, Boule fond sur Abel, grognant, tentant de le mordre au bras, au

cou, méchant comme un loup. Pendant qu'Abel se débat, Caroline s'échappe, traverse le garnaud, dégringole le pont d'accès et court à la maison se mettre à l'abri.

Essoufflée et tremblante, elle s'enferme dans le tambour arrière et surveille à la fenêtre. Abel sort de la grange, le chien en laisse au bout d'une corde tendue. Droit comme un *i*, il l'emmène derrière la bâtisse. Pris à la gorge, le chien suit docilement. Homme et bête se sont calmés et Abel ne semble pas mal en point. Caroline essaie en vain de lire sur le visage de son frère. Elle devine qu'il lui faudrait y retourner, mais la peur et l'énervement ont raison d'elle.

Au bout d'un instant, des hurlements arrachent Caroline à son abri. Relevant sa jupe jusqu'aux cuisses, elle file vers la grange. À l'angle, elle aperçoit Abel abattant le marteau sur la tête du bon Boule, étranglé au pieu de la clôture. Abel cogne sans ménagement, hurlant, levant haut l'arme pour frapper encore et encore. Le chien inanimé pend bientôt au bout de la corde, le crâne en purée, un œil enfoncé. Caroline s'égosille :

— Arrête, arrête !

Cris inutiles : quelques soubresauts nerveux secouent les pattes du chien et lui donnent l'air d'un pantin désarticulé. Abel se redresse, le marteau en l'air, il se tourne vers sa sœur, hagard, l'œil agrandi par la vengeance, la colère et une folie que Caroline reçoit comme un coup de poing au cœur. Du sang macule son pantalon, le marteau, ses mains, son visage. Devant Caroline horrifiée, il se tient bien droit, rouge de fièvre, presque soulagé comme après un plaisir coupable dont elle aurait été la complice innocente.

— C'est de ta faute ! vocifère-t-il. Si t'avais pas crié, ton chien vivrait encore.

Il fait un pas vers elle, égaré, puis un autre. Prise de peur, Caroline, qui allait se ruer sur lui, n'ose plus un geste, statufiée. Abel s'immobilise. Elle se prend la tête à deux mains. Il marmonne des mots épars, une séquence incompréhensible, tenant du délire.

— Maudite vie ! Maudite Viarge ! Maudit argent du père !

Aussi vite qu'elle est parvenue sur les lieux, elle retourne se terrer dans la maison, tout au fond de la cave, cette fois, où elle tend l'oreille aux moindres bruits. Elle perçoit des pas lents, de lourdes chaussures qui grattent le plancher un instant puis une porte qui claque. Elle pleurerait si une terreur stupéfaite ne lui tenaillait l'estomac.

Quelques minutes plus tard, lorsque papa et Mémère reviennent du village, Caroline sort de sa cachette. Alors qu'elle émerge de la trappe du plancher, dans la cuisine, grand-mère installe papa sur son lit.

Caroline ouvre grand la porte de la chambre :

— Mémère, v'nez m'aider !

— Chut, pas si fort, ma belle, fait-elle en se tournant. Omer file pas. Le voyage au magasin l'a fatigué.

Elle frotte vigoureusement les bras et les jambes de son fils qui se plaint amèrement ; il a mal partout, mal à la tête, dans la poitrine.

— C'est toi qui vas m'aider, lui enjoint la grand-mère. Va me chercher de l'eau froide et un linge. Pis fais chauffer la bouilloire. On va lui préparer une tisane de camomille.

— Mais, Mémère, le chien...

— Entre un chien pis son père, c'est qui qu'on aide ? Va me chercher ce que je t'ai demandé.

Sans discuter, de plus en plus anxieuse, Caroline s'exécute.

— Avez-vous vu Abel en rentrant ?

— Non. Envoye ! Fais ce que je dis.

Après avoir donné des soins à Omer, grand-mère revient à la cuisine et retrouve Caroline, la mine basse. La vieille lève aussitôt les sourcils, surprise de voir la blouse déchirée.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé là ?

Caroline penche la tête et regarde l'état lamentable de ses vêtements. Dans son énervement, elle a oublié ce qu'Abel en a fait.

— Ma blouse est restée crochetée après un clou, sur l'échelle du fenil.

— Va chercher ma bannette, je vas recoudre ça tu-suite. Sinon, on va t'accuser d'indécence, ajoute la grand-mère avec un malicieux sourire.

Rangeant la boîte de sel, le sac de sucre et les remèdes qu'elle vient d'acheter au village, elle s'informe :

— Avez-vous fini le ménage de la grange ?

— Dans le fenil, oui, mais y reste la batterie. Abel était trop... fatigué. Je veux pus travailler avec lui, Mémère.

La vieille femme ricane. Elle regarde sa petite-fille d'un air entendu.

— Abel, c'est pas fait fort. Il s'éreinte ben vite. Une nature fragile.

La vieille s'assoit, davantage par habitude que par fatigue. Elle s'installe dans sa berçante attirée, aux bras patinés mais encore aussi solide que quand son père à elle l'avait faite, soixante ans auparavant. Peu à peu apaisée, rassurée par la présence des deux chefs de famille, Caroline hausse les épaules en émettant un « Hum ! » circonspect, montrant qu'elle ne partage pas l'opinion de sa grand-mère.

— Plus fort que moi, entécas. Et sans-cœur. Il a tué Boule, Mémère...

La grand-mère se détourne.

Abel se tient dans le cadre de la porte. Il entre et pose sur une chaise des habits et quelques outils. Il a dû passer à la pompe avant d'entrer ; il est tout frais, souriant. Même ses cheveux sont recoiffés.

— Le père est pas là ? Qu'est-ce qu'on mange, à soir, Mémère ?

Il va vers l'évier, se sert une tasse d'eau fraîche et exagère sa satisfaction, comme un homme qui aurait derrière lui dix heures de gros ouvrage. Caroline l'observe, curieuse de voir jusqu'où va aller sa déraison, décidée à le laisser s'empêtrer dans ses mensonges. Plus elle le regarde, mieux elle comprend ce qui s'en vient : ce sera sa parole contre la sienne et le père va se ranger derrière son fils. Dans tous les cas, même s'il doute, leur père ne voudra rien savoir de ce genre d'histoire.

— Ben oui, Mémère, ajoute posément Abel. Il avait de la broue plein la gueule et il voulait me mordre. Je viens de l'enterrer. Inquiétez-vous pas.

Puis, se tournant vers sa sœur, insolent comme un arracheur de dents :

— J'y ai fait une petite croix. J'ai pensé que tu voudrais la planter toi-même.

La grand-mère commence à somnoler. Caroline enrage intérieurement. Les autres arrivent des champs. On entend les chansons des plus jeunes et la conversation entre Aline et Bergerette.

* * *

Le lendemain, au son de l'angélus de midi, Aline cesse les travaux. En plein champ, ses sœurs et elles se signent et récitent une courte prière à voix basse. Grand-mère Anaïs les attend à la maison où elle leur servira un repas dans la relative fraîcheur de la cuisine d'été. Clair et bien aéré, avec ses grandes fenêtres et sa porte moustiquaire, cet espace ne retient pas la chaleur du poêle à l'intérieur de la maison. Quelle merveilleuse invention que cette pièce, ajoutée à la maison qu'Omer a complètement reconstruite, car l'ancienne était trop « méchante », comme disaient les

habitants. Omer a pensé à tout, l'orientant au nord, exposant ses murs et fenêtres aux vents dominants. Chez les Larose, comme dans bien des maisons de la paroisse, la cuisine demeure le centre de la vie. Comme on ne met jamais les pieds dans la cuisine d'été pendant l'hiver, son ouverture officielle annonce les beaux jours et les grandes vacances. Au retour du froid, on referme et scelle ses portes. Omer a pensé aussi à construire la grande cuisine au sud-est pour que le soleil de l'automne et de l'hiver puisse y entrer à grands flots. Les portes et les fenêtres doubles protègent alors comme elles peuvent des vents polaires et des froids mordants.

La maison s'élève assez haut sur ses fondations et, sur trois côtés, une galerie couverte et bordée d'un balustre de bois l'entoure. Chacun des jolis fuseaux composant cette rampe a été tourné par Omer, pendant les soirées d'hiver.

Au rez-de-chaussée, outre les deux cuisines, le salon, la chambre des maîtres, la salle d'eau, on accède à la dépense, petite rallonge attenante à la cuisine d'été. Sur des étagères posées de part en part sur les murs de ce réduit s'étalent une panoplie de cruchons, de bouteilles et de boîtes en fer-blanc contenant les conserves – marinades, gelées et confitures. Plus haut sont accrochés des bouquets d'herbes séchées et des écheveaux de laine à teindre. Par terre, la jarre de lard salé, la cruche de grès remplie de mélasse, les poches de cent livres de sucre et de farine ainsi que la glacière attendent que les cuisinières viennent y puiser.

Au deuxième étage, cinq chambres sont disposées de chaque côté du corridor donnant sur une lucarne. Depuis la mort d'Annabelle, Omer a laissé la chambre d'en bas à Anaïs et dort en haut, dans la plus petite chambre, au fond du passage. Les frères occupent celle d'en face et les huit filles se partagent les trois autres. Un toit de tôle à pignon protège la structure. Une maison fière, couverte de bardeaux blanchis à la chaux, aux portes extérieures et cadrages de fenêtres peints en riche rouge contrastant.

Aidée de Bergerette, Aline rentre la jument à l'écurie. La bête souffle, fourbue, mais moins qu'Aline. Il a fallu travailler sans

relâche pendant les derniers jours. Trois jours sans pluie : un miracle ! Cinq voyages de foin sec engrangés depuis le matin. Aline pourrait s'en réjouir, mais il en reste encore beaucoup sur les parcelles du fond et, selon les chiffres consignés dans le grand cahier l'an dernier, la terre avait rendu davantage pour ce champ-là. Ce matin, en l'absence d'Abel et de Bernard, elle prend les choses en mains et dirige les opérations. Depuis dix ans qu'elle participe aux fenaisons, elle connaît le tabac. Partis pour quelque affaire en ville, les deux gars devraient rentrer en après-midi.

Chaque fois qu'elle approche des bâtiments, Aline se plaît à imaginer qu'il s'agit d'un petit village, parfaitement autonome. La grande étable au toit à deux pentes abrite la grange à foin où l'on accède à l'étage par un pont incliné menant aux grandes portes du garnaud. Attenant à cette bâtisse, la grainerie et la laiterie ont été construites plus récemment. Le long du chemin fermant la cour s'élèvent les autres bâtiments : le hangar où l'on range quelques instruments aratoires et les nombreux outils, une cabane servant de poulailler et d'éleveuse pour les poussins pendant l'été, et, juste à côté, la porcherie et la bergerie. Tout près de la route se dresse la maison juxtée du four à pain, de la pompe à eau et de la *shed* à bois, tous protégés par leur mignonne toiture de bardeaux. Au bord du chemin, la table à bidons attend la production du jour. Il aura fallu deux générations de défricheurs et de fermiers pour édifier ces grandes et petites constructions, abritant bêtes, humains, instruments et provisions. Ces jolies cabanes et la spacieuse maison sont serties dans une plaine s'étendant au pied de collines, à l'ouest, d'où coule une source alimentant les abreuvoirs et la pompe. De l'autre côté du chemin menant au village, le paysage s'incline doucement vers le sud jusqu'à la rivière méandreuse.

En contemplant ce paysage, Aline pousse un soupir de ravissement, malgré que, sur ses jambes et ses avant-bras, un réseau complexe d'égratignures lui chauffent la peau. Vivement un peu d'eau fraîche pour calmer la douleur. Elle marche d'un pas rapide vers la pompe, retire ses gants et en profite pour se gratter la nuque

couverte de piqûres de mouches. De ses ongles, elle racle le sang séché, accroché à la racine de ses cheveux défaits. Les trois plus jeunes la suivent.

— J'aime ça, conduire le cheval, claironne Françoise.

— Après-midi, c'est mon tour, réclame Gertrude.

— Non, aujourd'hui, c'est moi toute la journée. Toi, tu tasses le foin sur la charrette.

— Ah ! C'est toujours moi qui tasse, fait Gertrude en tirant la langue.

— Pas de chicane, y a de l'ouvrage pour tout le monde, pis c'est moi qui décide, tranche Aline, un peu impatiente des récriminations et des jalousies enfantines.

Aline ravale son souci. Passant près de la maison, elle jette un œil vers le perron : son père s'est endormi dans la berceuse, la tête mollement penchée sur l'épaule, un bras ballant sur le côté. Sa main veinée et pendante a laissé échapper la pipe. Pauvre père ! La chaleur lui pèse et, depuis son malaise, il n'a pu reprendre le travail et s'inquiète du temps qui passe, de la saison qui mange trop vite les jours. Il n'a pas voulu faire revenir le docteur dont les frais lui semblent exagérés. Encore au déjeuner, en pignochant trois quatre bouchées qu'il avalait de travers, il se plaignait de ne pouvoir participer aux foins. Le père, ça lui a donné un coup, cette crise de cœur.

Depuis la mort de sa femme, il se raccroche à la vie par un travail opiniâtre, des journées de seize heures remplies de travaux titanesques, de fidèles routines, aussi. Premier debout, dès la pointe de l'aube, il prépare le café, rallume le feu du gros poêle l'hiver, celui de la cuisine d'été pendant la belle saison. Il chantonne quelque air ancestral dont la moitié des mots lui manquent, des chants qui parlent de capitaines, de rossignols et de la Touraine, pas parce qu'il est heureux, mais pour tenter de l'être ou faire semblant. Il poursuit le projet de vie qu'ils s'étaient donné,

Annabelle et lui, à leur mariage, aider la ferme ancestrale à rendre ses promesses et à nourrir ses enfants, et bientôt les enfants de leurs enfants. Répétant les mêmes gestes au long d'un horaire rigoureux, souvent en silence, il sourit à demi lorsqu'il se sait observé. Cependant, à certains moments, Aline perçoit une larme sèche au coin de ses yeux, un peu masqués par la fumée bleue de sa bienveillante pipe. Derrière les journées vêtues de petites habitudes et de grands labeurs, Aline devine sans mal de lourds tourments noyés au fond d'une mare de regrets. Il y a neuf ans, Annabelle mourait en couches, en pleine tempête; il n'a pas eu le temps de revenir avec le docteur. Depuis, une bile acide lui ronge un cœur grand comme un fenil.

Pour calmer leur amertume, certains s'abasourdissent dans l'activité extrême. Omer est de ceux-là. Plus que vaillant, véritable machine, trop souvent il oublie le jour du repos et les limites de sa force. La semaine dernière, une énorme pierre au milieu d'une parcelle à dérocher a eu raison de l'inébranlable Hercule dont le cœur a buté sous l'effort.

« Cinquante ans. Votre père a encore de belles années devant lui, a mentionné le docteur. Il devra se reposer au moins une semaine, et après, il faut qu'il évite les gros travaux. »

Aline et Bergerette avaient acquiescé.

La semaine s'est écoulée et le cœur n'a pas rebondi. Pourvu que le temps fasse bien son œuvre; Abel, l'aîné, n'est pas le plus besogneux, et Bernard, son deuxième, manque de maturité pour reprendre les cordeaux. Aline, la fille aînée, se décarcasse pour que roulent les choses et les jours. La costarde, la « femme forte de l'Évangile », comme l'appelle grand-mère. Aline ne sait trop qui est cette femme forte, mais en attendant qu'Omer recouvre sa santé, elle prend son rôle au sérieux.

Que revienne enfin la chanson matinale du père, son désir de continuer le grand rêve, de gouverner et qu'à l'heure de la prière

en famille, on puisse entendre à nouveau le son de sa voix, grave et magistrale, réciter les *Ave* et les *Pater*, ce son ronflant, apaisant comme un chant grégorien !

Aline y songe de plus en plus. Elle comprend mal. Il aurait pu se remarier avec la Jeannine Foster, la belle jeune veuve pétillante et énergique que l'oncle Clément lui avait présentée cinq ans plus tôt. Refaire sa vie, comme disent les gens. Non. Il n'y a rien qui puisse distraire l'homme d'un seul amour. Il l'aimait tant, son Annabelle, et il la chérit encore : le cœur d'une vie. En partant, elle a emporté avec elle l'âme de la maison, dit-il, mais lui a laissé un entrain inaliénable et le désir de célébrer la vie. Mille demandes de pardon, à la confesse, autant d'absolutions données par le curé n'ont pu effacer ce goût amer de culpabilité. Dans ses prières, Omer remercie tout de même le ciel de lui avoir laissé la magnifique Hortense en qui il reconnaît le visage de sa défunte. Le bébé de la famille a neuf ans déjà, gaie, rieuse, gâtée et chérie de tous.

Aline bénit la Providence de leur avoir donné un père aux multiples talents, patient et de bon conseil. Menuisier, ébéniste, soudeur, plombier, mécanicien, bâtisseur... En plus, Dieu l'a doté de génie créatif. Il y a trois ans, Omer a inventé une façon de remplacer les dents de scies rondes pour les moulins à scier. Les propriétaires des scieries viennent de partout dans la région pour le remplacement des dents cassées. Sous ses longs silences couvent cent idées nouvelles, la vérité et la sagesse des arbres séculaires.

Il en a relevé, des défis, sur cette terre depuis 1930. Au début, cinq vaches, six poules et deux moutons broutaient dans la cour et dans le pré. Omer travaillait comme journalier à la fromagerie voisine pour grossir son revenu et payer ses dettes. Le couple aux onze enfants s'estimait heureux d'en avoir sauvé neuf autour de la table, tous en santé. Puis est née Hortense... À présent, avec quinze vaches laitières, les génisses, le bœuf, deux cochons, huit moutons, une vingtaine de poules et cent acres de terre faite, la ferme subvient aux besoins de la famille sans qu'Omer ait à engager.

Omer, il sent la bonne odeur de la besogne achevée, le bois coupé, les champs et le grand vent. Un homme intègre, pieux, sobre, vaillant, un exemple à suivre pour ses enfants! Aline l'admire. Quelle joie c'était pour elle, il y a deux semaines, lorsqu'il a posé la main sur sa tête, la remerciant d'avoir aidé à mettre bas et à délivrer Camomille au fond du champ alors qu'il veillait au train. Grâce à elle, vache et veau avaient été sauvés, et ses efforts, couronnés par la souveraine reconnaissance du père. Une bonne fille, certes, mais une fille. Le père en a huit. Pour conserver son estime, elle est prête à se montrer aussi capable, sinon plus, que ses deux frères aînés.

Elle aime la ferme et aimerait y demeurer. Ou bien que son père veuille bien lui céder, quand elle prendra mari, la parcelle en défrichement. Dès qu'il ira mieux, elle lui en parlera. Pour l'instant, il se remet de ce fameux malaise. À le voir ainsi affalé dans sa chaise en plein milieu du jour, qui devinerait sa volonté, l'ardeur qui l'animait encore la semaine dernière?

— Dormez, papa, murmure-t-elle. Oui, reposez-vous! On s'occupe du reste. Comptez sur moi.

Sous les paupières du père courent sans doute quelques doux songes, puisqu'un sourire calme relève les commissures des lèvres. Rêve-t-il d'Annabelle, sa perle, sa reine, ainsi qu'il la surnommait de son vivant? Aux petits éclats de rire cristallins qu'elle échappait lorsqu'il l'embrassait dans le cou en lui chatouillant les côtes, aux chansons qu'ils entonnaient à deux voix, aux sourires mystérieux échangés dans le silence du matin? Aline avait dix ans à la mort de sa mère, mais jamais elle n'oubliera ses gestes tendres, ses paroles réconfortantes, les soins qu'elle prodiguait aux moindres signes de maladie, les bouillons, la main sur le front, le doigt sur les lèvres souriantes: «Fais dodo, mon ange.»

Aline emprunte le trottoir de pierres menant à la pompe qu'elle agite avec vigueur. L'eau coule dans l'auge et, avec énergie, elle se frotte la nuque, s'attardant au creux de la fossette pour enlever

les croûtes de sang. Ses doigts rougissent. Arrivent près d'elle Bergerette et Caroline, en sueur, qui s'aspergent aussi le visage et le cou.

— Comment on va faire pour serrer tout le foin avant la noirceur ? s'inquiète Bergerette. J'en peux plus. (*Elle montre ses paumes.*) Regardez-moi ces ampoules, j'en ai partout à force de manier la fourche. Je m'en vais crever tout ça avec une aiguille à coudre.

— Ouais, mais faut désinfecter. Demande à Mémère de préparer des petites pelures d'oignon pour mettre dessus, tu sais, les pelures fines entre les tranches. Faut en mettre soir et matin.

Bergerette hoche la tête en regardant ses paumes, puis tourne les talons pour rentrer à la maison. Aline la retient par le bras.

— Surtout, réveille pas le père en passant sur la galerie. Pour une fois qu'il se repose. Avertis les plus jeunes, aussi.

Après les ablutions, les huit filles prennent place à table. Huit filles de neuf à dix-neuf ans.

Anaïs récite à la vitesse grand V le bénédicité en terminant avec la formule consacrée : « ... et bénissez Omer, Abel, Bernard, Aline, Bergerette, Caroline, Dina, Éva, Françoise, Gertrude, Hortense et Amen. »

Les filles, ça leur fait tout drôle de manger les premières, en l'absence des hommes.

— Coudonc, Mémère, sont où, Abel pis Bernard ? On leur a pas vu la face de l'avant-midi. Sont pas encore arrivés ?

— Z'ont juste dit qu'ils allaient en ville à matin, répond la vieille en servant la soupe aux pois. Pourvu qu'ils retontissent au plus vite. Sinon, j'vas être obligée de vous aider au train. Là, mangez, mangez. J'vas m'occuper de la vaisselle après.

Faire chauffer l'eau, laver les neuf couverts, les chaudrons, essuyer la vaisselle, nettoyer le comptoir, la cuisine, passer le balai... Seule, elle en aura pour deux heures.

Aline presse les autres d'avaloir dans un temps éclair, car, tout de suite après, elles reprennent le collier.

— Et papa ? Y mange pas ? remarque Hortense.

— On le laisse dormir. Son cœur en a grand besoin. Sa nuit a été dure, explique Aline. Toi, la petite, reste donc avec Mémère, après dîner. Tu vas l'aider à la vaisselle pis au jardin. Après, quand papa va se réveiller, tu lui serviras sa tisane pis des galettes. À soir, il va prendre un bon souper avec nous autres. Tu vas être la dame de compagnie pendant que papa se remet.

Toute fière, Hortense sourit largement, deux dents en moins.

— Papa pourrait te poser des dents de scie, la taquine Gertrude.

— Ce serait pour mieux te mordre, rétorque la cadette.

Toutes pouffent.

— Chut, chut, pas trop fort, les admoneste gentiment grand-mère Anaïs qui n'a pu s'empêcher de rire, elle aussi. Dépêchez-vous, là, parce que demain, y va mouiller.

— Comment vous savez ça ? Le Bon Dieu vous l'a dit dans votre rêve ? demande Hortense, incrédule.

— Pas le Bon Dieu, mais le ciel. Hier, y avait des nuages en cheveux et ça, ça veut dire que deux jours après, il pleut, il mouille, c'est la fête à la grenouille. Là, mange ta soupe, chère.

Depuis la perte de leur mère, l'aïeule prend son rôle au sérieux et aide tant qu'elle peut la maisonnée. C'est plaisant de la savoir toujours là. Un boute-en-train qui agrémenté la vie de ses maximes, de proverbes, d'anciennes chansons et de petits oignons.

La soupière circule, chacune se ressert ou passe, au gré des appétits. Mémère se relève, ramasse les bols, va au comptoir et revient avec le ragoût. Elle tourne un coup autour de la table, servant l'une et l'autre avant de se rasseoir devant son assiette vide.

— Vous mangez pas, Mémère ? remarque Aline.

— J'ai pas une grosse appétit à midi. Inquiétez-vous pas.

Chez les Larose, il est permis de parler à l'heure du repas, de rire, de chanter. Les plus bavardes ne se gênent pas. Mémère considère qu'il vaut mieux profiter pleinement de ces rares moments de rassemblement. Ce midi, en l'absence des hommes, elles abordent le délicat sujet du veuvage de leur père.

— Pourquoi y s'est pas remarié ? demande Dina tout en beurrant son pain.

Aline explique qu'il vouait son amour à la femme de sa vie. Bergerette allègue qu'il avait assez de femmes à la maison. Éva imagine qu'il ne voulait plus d'enfants. Françoise suppose qu'il n'aurait pas le temps de la courtiser ou de s'occuper d'elle. Gertrude se montre catégorique : il n'a pas réussi à trouver une femme aussi belle que leur maman.

— Tu ne l'as même pas connue, lui lance Dina, sérieuse. T'avais juste trois ans.

— Pis, ça ! Je sais qu'elle était belle, insiste la fillette. Y a une photo, dans le salon.

— C'était une femme dépareillée, dit Bergerette. Elle a eu le temps de beaucoup t'aimer, Gertrude, et elle te regarde, de là-haut.

Gertrude en devient tout intimidée. Elle se redresse et sourit candidement. La bouche bien pleine, Hortense dépose sa cuillère avec sérieux et repousse ses tresses dans son dos avant de donner son opinion :

— C'est parce qu'il a retrouvé maman dans mon cœur. Elle est cachée là, fait-elle en se tapant sur la poitrine.

Caroline se tait. Bergerette y va d'un reproche dont le ton respectueux cache mal la hardiesse.

— Il aurait dû se remarier. Ça aurait été plus facile pour tout le monde, pour Mémère, surtout.

Mémère laisse dire. De son temps, jamais une jeune femme n'aurait osé pareil commentaire, mais elle se montre indulgente avec la jeunesse et ces enfants qu'elle aime comme les siennes propres.

— Voudriez-vous d'une autre belle-fille, Mémère? demande Aline. Moi, en tout cas, je voudrais pas d'une belle-mère.

À cette allusion, ses plus jeunes sœurs rient en chœur.

— Ça devient des mégères, des fois, les belles-mères, poursuit Aline. Prenez Almas Lafortune. Il marie la veuve Routhier. À eux deux, ça leur fait vingt et un enfants pis ils en ont eu trois autres ensemble. Comment pensez-vous qu'ils arrivent? En plus, la veuve a ses préférés. Qui, vous croyez? Non, vraiment, je trouve que papa a fait un bon choix en refusant les avances de la veuve Foster.

— Moi, je lui trouvais l'air gentille, avec une belle instruction, remarque Bergerette. Toujours souriante pis ben habillée à la messe.

— Avec ses bottines à boutons en cuir verni, pis ses gants blancs, ça doit pas être capable d'écurer les cochons, rétorque Aline.

— Tu juges don' ben sévèrement le monde, toi!

Le ton monte. Mémère frappe doucement sa cuillère sur la table.

— Les filles, les filles! Baissez le ton. Vous êtes pas obligées de vous accorder, d'autant que c'est pas vos affaires, mais celles de votre père. Il sait ce qui est mieux.

Les têtes opinent et les ustensiles reprennent leur danse entre les bols et les bouches.

— Excusez-nous, grand-maman.

Bergerette lui donne raison, ajoutant que toutes peuvent s'entendre sur un point : l'opiniâtreté de leur père pour garder ses fils sur la terre, les empêchant de s'engager dans l'armée ; la terre a besoin de bras.

— Sont où, d'ailleurs ? demande Éva.

— Partis tôt pour une réunion en ville, répète grand-mère Anaïs. M'ont pas dit laquelle, par exemple.

Le soleil d'une heure plombe. Les gars tardent et les bras des filles sont, plus que jamais, requis aux foins. Françoise rouspète et refuse de glaner les herbes sèches. Gertrude veut rester à la maison pour aider Mémère avec Hortense. Aline les gronde.

— Franchement, maman serait pas fière de vous autres. D'en haut, elle doit se demander comment elle a pu mettre au monde des paresseuses de même. Allez, on vous demande pas de déplacer des montagnes, juste du foin.

Chapeaux de paille, souliers crevés, tabliers, fourches... en route pour le pré. Encore trois parcelles à ramasser. L'avant-veille, armées d'une faucille, les trois plus jeunes ont parcouru les raidillons pour couper le mil, pendant que Gertrude conduisait le cheval sur les parties planes pour le gros du fauchage. La veille, avec les frères, elles ont râtelé pour former des andains et pour que le mil sèche bien sur le sol. Aujourd'hui, on serre le foin, à un rythme lent, celui de la nature, puis de plus en plus lent, celui de la bataille de l'homme contre elle.

Il faut faire boire le cheval souvent. Il sort la langue, cherche constamment l'ombre rare. Pas facile de le mener ; en plus, Françoise n'a pas l'habitude.

— Fait chaud comme dans le fourneau! Pourquoi on n'attend pas que le soleil baisse?

— On doit faire le train tantôt, pis tout le reste. À soir, ça va être encore un chaudron pis l'humidité va tomber. C'est les grandes chaleurs.

Bergerette a apporté une cruche d'eau que Gertrude va remplir à tout moment à la source, au pied de la colline. Là, les vaches ruminent à l'ombre du boisé, la regardent mollement, agitant la queue pour chasser les mouches. Quelques autres, les pattes dans le ruisseau, prennent le frais à leur façon.

Ah! Si les filles pouvaient en faire autant et tremper ainsi leurs pieds dans l'onde, travailler en bras de chemise ou les épaules découvertes, en camisole et pantalon comme les gars, sans ces longues jupes qui nuisent aux mouvements... Sous la masse incandescente du soleil, on peut toujours rêver. Attirée par la fraîcheur de l'eau, Gertrude ne peut résister. Elle se déchausse et place ses bottines sur une pierre plate. Elle n'ose marcher plus loin, car les vaches, à force de piétiner le long du ruisseau, ont changé la berge en une mare fangeuse. En aval, elle découvre un rocher où s'asseoir tout en faisant tremper ses pieds. Elle disparaît, flânant près de la berge, sous l'œil calme des vaches. Pour regagner le temps perdu, au lieu d'aller à la source, elle remplit la cruche directement dans l'eau trouble du ruisseau.

La plaine ondule sous les stridulations cassantes des grillons. Pas un nuage, pas un souffle, aucun arbre, pas un point d'ombre: le ciel bleu embrasse tout l'horizon, ce bleu ardent tant espéré pour de belles récoltes saines, du fourrage qui ne pourra pas ni ne chauffera dans la grange.

La sueur perle sur le front d'Aline, sur sa nuque, ses aisselles, et coule le long des flancs et de l'échine, entre ses seins et plus bas. Elle est si trempée qu'elle ne sait plus si, entre ses jambes, ses affaires de femmes viennent de se déclencher ou si une bonne suée la saisit. Peu importe, le travail n'attend pas: la terre donne, la terre demande. La tête d'Aline bourdonne en un immense

crépitement d'insectes. Soudain, la soupe aux pois et le ragoût se font lourds sur l'estomac. Aline fait quelques pas pesants. À l'abri des regards, derrière la *waguine*, elle soulève jupes et jupons pour vérifier. Soulagement : pas de trace rouge.

Enfin, Gertrude s'amène. La cruche lui pèse au bout du bras, mais elle sourit : un vestige de fraîcheur s'accroche à sa peau déjà moite.

— Qu'est-ce que tu faisais, bonne sainte mère ! la réprimande Aline. T'es-tu allée la chercher chez les Chinois ?

Bergerette prend une bonne gorgée qu'elle recrache aussitôt. Aline éclate d'un bon rire malicieux.

— Veux-tu ben me dire où c'est que t'as pris c't'eau-là ? demande Bergerette en tapant du pied et en grimaçant.

— Dans le ruisseau.

— Veux-tu nous empoisonner ? Les vaches chient là-dedans !

Elle renverse la cruche et oblige Gertrude à retourner, et vite, à la source de la colline pour ramener de l'eau buvable.

Trois heures. La charrette presque pleine attend qu'on la ramène. Il faut des bras robustes pour engranger. Mais que font les frères ? Ils savent pourtant que leur aide est essentielle. Tambour aussi doit en être. Toute seule, la Claquette se fatigue plus vite. À deux chevaux, on gagne du temps : l'un aux champs, l'autre tirant la grosse fourche de la grange. Comment les femmes feront-elles, sur le fenil, par cette chaleur de brasier ?

— Ça fait trop mal. Chus pus capable. La peau des ampoules a levé. Ça chauffe en sacrement, se plaint Bergerette.

— Wô ! crie Aline.

Toute l'équipe s'arrête. Aline prie Bergerette de surveiller son langage et de demander pardon à Dieu. De la poche de son tablier, elle sort son mouchoir et demande à sa sœur de lui donner le sien afin d'en entourer les paumes meurtries.

— Donne ta fourche à Françoise. Tu vas conduire la Claquette. Pas de temps à perdre.

Elle pense au père, là-bas, qui se remet. Elle veut lui annoncer que tout va bien. *Les femmes n'ont rien à envier aux hommes*, pense Aline pour se donner du courage. Le cortège s'ébranle : Bergerette, en tête, guide le cheval, Aline, Caroline et Dina manient les fourches pour empiler les gerbes sur la charrette ; grimpées sur le voyage, Éva et Françoise tassent de leurs pieds le chargement pendant que Gertrude chante et gambade, comme si la chaleur ne l'affectait pas. La Claquette avance bien droit, sans demander son reste. De temps à autre, on la sent qui relâche un brin puis redonne aussitôt un brusque coup de collier en direction de la grange et le délicieux picotin frais.

Souvent, Aline jette un regard vers le chemin qui mène aux bâtiments, espérant voir venir la silhouette d'Abel ou de Bernard. Personne, toujours rien.

Quatre heures. Elles rentrent le dernier voyage. La Claquette marche toujours plus vite lorsqu'elle prend la direction de l'écurie, trottant presque. Elle sait qu'une ration d'avoine l'attend. Dina, Éva, Françoise et Gertrude se sont hissées sur le faîte de la montagne de foin et chantent, trop contentes d'avoir enfin réussi à venir à bout de cette corvée. Les roues tournent sur les ornières inégales, cahin-caha, ça grince et ça crie en dessous, ça chante et ça rit au-dessus. En tournant à l'angle d'une clôture, la *waguine* penche un peu trop sur la gauche, la charge en déséquilibre s'incline de plus en plus, puis tout le foin bascule et s'affaisse lentement sur le sol, avec les fillettes empêtrées dans l'immense botte informe. Ici, une jambe, là, un bras et, plus creux, un derrière. Caroline et Aline ramènent les plus jeunes à la surface.

— J'ai des graines jusque dans mes bobettes, se plaint Gertrude en se grattant les fesses.

Les autres rient, reprennent les fourches et on recommence. Pour leur venir en aide, à cause de ce retard, Anaïs et Hortense se chargent d'aller chercher les vaches pour les amener à l'étable. La traite ne doit pas attendre trop longtemps.

Lorsque les filles reviennent, il est cinq heures.

Sur la galerie, le père n'a pas bougé. À côté de sa chaise, Hortense a rapproché le long banc et, dessus, elle a déposé la tisane refroidie et deux galettes qu'il n'a pas touchées. Toujours affaissé dans sa berceuse, la tête penchée du même côté, Omer tend toujours une main inerte vers sa pipe tombée par terre comme un bateau échoué. Aline s'approche et chasse les mouches qui s'attardent autour des yeux entrouverts. Elle touche l'épaule qu'elle secoue doucement.

— Papa, papa, réveillez-vous. Vous allez être fier: on a tout rentré avant la pluie.

Il ne réagit pas.

— Venez m'aider vous autres! Papa est paralysé.

Aline, Bergerette et Caroline l'empoignent de leur mieux et le transportent sur le divan du salon. Hortense s'approche et prend la main de l'homme toujours inerte. Anaïs apporte une bassine d'eau fraîche en lâchant un ou deux Doux Jésus. Énervée mais ferme, sans prendre le temps de se changer, Aline saute sur la Claquette pour aller quérir le docteur. La cravache cingle un coup net et viril.

— Hue, la Claquette, hue!

Dina court derrière comme une détraquée en lui criant de faire vite. Elle voit sa sœur disparaître à l'horizon puis retourne vers la meute des femmes épouvantées.